

échoué sans la contribution de l'aide précieuse des religieuses (texte de Margaret McGovern) et des Métisses (texte de Diane Payment). En plus de les dominer, les missionnaires tentent de se servir des femmes pour retenir les hommes et développer leur religiosité. La concurrence entre missionnaires catholiques et protestants à Rivière-de-la-Paix entre 1867 et 1900 fait l'objet de l'étude que signe David Leonard; le plus grand résultat de cette lutte semble être la disparition presque complète de la tribu des Beaver.

Les textes de ces deux recueils sur les missions oblates dans l'Ouest et le Nord-Ouest canadiens ne sont pas tous d'égale valeur scientifique. Mais tous apportent leur humble contribution en ajoutant à nos connaissances et à notre compréhension de ce phénomène aux ramifications si imbriquées et si complexes que sont les missions. Nous pouvons seulement souhaiter que la suite des études sur le travail missionnaire des oblats arrive à se dégager de cette attitude d'accusé et de repentant qui doit en tout temps reconnaître sa faute, porter sa croix et s'excuser de ce qu'il fait. Plus de sérénité et de recul aideront sûrement à mieux évaluer ce qui s'est passé dans ces contrées lointaines.

Michel Verrette
Collège universitaire de Saint-Boniface

PRÉVOST, Philippe (1994) *La France et le Canada: d'une après-guerre à l'autre (1918-1944)*, Saint-Boniface, Les Éditions du Blé, 489 p.

C'est une œuvre monumentale, d'un grand intérêt mais hautement problématique, que nous livrent cette fois Les Éditions du Blé. Monumentale et d'un grand intérêt par l'ampleur de la recherche dont elle témoigne, mais problématique sur le plan des interprétations de l'auteur et des nombreux défauts de forme qu'on y trouve.

Côté contenu, l'auteur nous présente le fruit d'une recherche très poussée, effectuée dans le cadre de ses études doctorales, sur les relations franco-canadiennes entre 1918 et 1944. Le titre est d'ailleurs mal choisi, puisqu'il ne traite pas de la période qui suit la Seconde Guerre mondiale. Son analyse se

divise en trois parties, les deux premières portant sur les relations entre les deux pays sur les plans culturel et économique, et la troisième, sur des relations franco-canadiennes «à l'épreuve de la guerre».

Ce sont dans les deux premières parties que l'auteur ajoute le plus à nos connaissances en histoire canadienne et en relations internationales. En effet, ses fouilles très poussées dans plusieurs fonds d'archives et ses nombreuses entrevues personnelles auprès d'acteurs encore vivants ou de leurs descendants constituent une mine d'or pour les chercheurs dans ces domaines. Soulignons, à titre d'exemple, les collaborations entre la France et le Canada dans le domaine de l'édition, du cinéma, du développement des institutions universitaires, dans la mise sur pied de l'Institut scientifique franco-canadien et des instituts d'études médiévales de Toronto et d'Ottawa, ainsi que les succès et les échecs des investisseurs français au Canada.

Les deux premières parties, qui relèvent essentiellement de ce qu'on pourrait appeler la «petite histoire», se prêtent bien à la méthodologie de l'auteur, qui est celle de la documentation archivistique. Dans la troisième partie, par contre, il se retrouve dans des eaux beaucoup plus profondes, et son analyse y est beaucoup moins satisfaisante. Ici, la grande lacune de l'œuvre est le manque de contextualisation qui semble révéler une formation incomplète dans le domaine des relations internationales. Philippe Prévost décrit bien, par exemple, le clivage chez les élites québécoises entre pétainistes et gaullistes au début de la Seconde Guerre mondiale; par contre, il ne tente aucunement de situer le régime de Vichy dans le contexte international de l'époque ni même de décrire de façon rudimentaire la nature de ce régime collaborationniste et ses excès: mesures discriminatoires contre les juifs, suppression des centrales syndicales et patronales, fermeture des écoles normales «parce qu'elles étaient des machines de guerre contre la religion» (p. 335), etc. Au minimum faut-il déceler dans ces omissions flagrantes une profonde ambivalence idéologique chez l'auteur par rapport à ce régime.

En effet, pour lui, l'important semble être d'assurer le maintien de bonnes relations entre le Canada et la France, indépendamment de la nature du régime que l'on puisse trouver en France. Il se dirige même dangereusement dans la

direction de l'éloge du régime de Vichy en tentant, au cours de plusieurs pages (p. 329-335) d'établir, de façon louangeuse, les liens idéologiques fascisants entre Vichy et une partie importante de l'élite québécoise. Il accepte, apparemment sans difficulté, que Pétain (qu'il identifie toujours comme «le Maréchal») ait été influencé par la pensée du dictateur Salazar et va même jusqu'à lancer l'hypothèse que la pensée de Pétain aurait été «inspirée en partie par le modèle de société conservatrice qu'offrait alors le Canada français». Les valeurs dominantes de la société québécoise de l'époque auraient trouvé une résonance dans la devise de la «Révolution nationale» de Pétain: «Famille, Travail, Patrie» (p. 334). Prévost souligne qu'une bonne partie de l'opinion québécoise s'alimentait aux mêmes sources que l'opinion nationaliste française de l'époque: la doctrine sociale de l'Église, la défense de la terre et les revues nationalistes françaises, telles que *L'Univers* et *L'Action Française* (revue ultra-nationaliste condamnée par le pape lui-même en 1926, et que Prévost défend à plusieurs endroits dans son œuvre), «qui influença beaucoup la jeunesse nationaliste québécoise, surtout l'abbé Groulx» (p. 332). Pour Prévost, cet alignement idéologique d'extrême droite ne pose apparemment aucun problème, même si les excès de ce mouvement au Québec, notamment en ce qui a trait à son élément antisémite, sont maintenant bien documentés (Delisle, 1992).

Sur le plan de la forme, les défauts de ce livre sont innombrables. Nous n'en relèverons ici que quelques-uns. D'abord, l'œuvre est organisée en trois grandes parties, dont chacune est divisée en sous-parties qui, à leur tour, sont divisées en chapitres, numérotés consécutivement mais seulement à l'intérieur de chaque sous-partie. De plus, chaque chapitre contient sa propre conclusion, titrée comme telle, et les parties ont également leur conclusion, ce qui nous mène à l'absurdité structurelle des deux conclusions que l'on retrouve à la seule page 309. D'ailleurs, ces conclusions souvent n'en sont pas en réalité, puisqu'elles apportent de nouveaux éléments d'information qui devraient se trouver normalement dans le corps du texte. Notons, à titre d'exemple, la «conclusion» de la première partie (p. 206-215), qui contient, outre cinq pages de texte, trois pages de photos et près de deux pages de notes!

Deuxièmement, dans une œuvre scientifique, il faut toujours donner *au complet* le nom d'une personne la première

fois qu'on la mentionne: or, toutes les personnalités mentionnées par Prévost n'ont apparemment aucun prénom. De plus, il faut toujours (pour permettre au lecteur de se retrouver parmi ces centaines de noms) donner au moins le titre ou le poste occupé par la personne, et ce, la première fois que le nom apparaît dans le texte. Ainsi à la page 84, il est question d'«une réunion au bureau de Marx» en 1935; Karl serait-il ressuscité et devenu agent français? Le paragraphe suivant nous rassure: il s'agit bien d'un «Jean Marx», mais il n'y a toujours aucune indication quant à son poste, son titre, son rôle dans l'histoire. Il est mentionné encore à la page 128, mais sans renseignement supplémentaire; le lecteur restera sur sa faim. Autre exemple: à la page 320, il est question dans une citation d'un «ministre Chevalier»; ce n'est qu'une page plus loin que nous apprenons qu'il s'agit de «Jacques Chevalier, philosophe français, ami intime de Lord Halifax, et à l'époque ministre de l'Éducation nationale [...]» Ces informations auraient pu facilement être inscrites dans une note infrapaginale à l'endroit où le nom de Chevalier est mentionné la première fois. Cette erreur de forme, très déroutante pour le lecteur, se répète partout dans le texte.

Troisièmement, on fait souvent allusion dans le texte à des événements qui ne sont pas expliqués. Un exemple frappant: «la tragédie de Mers-el-Kebir (*sic*)» (p. 315) n'est décrite nulle part dans le texte; pourquoi l'auteur n'aurait-il pas inséré, dans une note ou autrement, un petit résumé de cet événement, auquel il fait allusion à plusieurs reprises? C'est ce que fait notamment Dale Thomson dans son œuvre couvrant en partie la même période, suivant la procédure universitaire acceptée¹.

Enfin, plusieurs autres erreurs de forme pourraient être signalées: les citations longues sont parfois mises en retrait mais le plus souvent pas, alors qu'elles devraient toujours l'être (p. 150 et 247); titres de même grosseur pour les parties, sous-parties et chapitres; notes sous photos incomplètes (p. 208-210); etc.

Un dernier commentaire: les chapitres touchant aux nominations épiscopales au Canada et les interventions de la France auprès du Vatican par rapport à ces nominations (p. 140-189) devraient être lus par tous les francophones, surtout à l'extérieur du Québec, qui veulent en savoir plus long sur la campagne malhonnête et sans merci qu'a menée le clergé irlandais contre les francophones durant la période entre les

deux guerres mondiales. Jamais, à notre connaissance, cette histoire sordide n'a été racontée aussi clairement et de façon aussi bien documentée, et ses conséquences pour l'assimilation subséquente de la population francophone, établies si directement.

NOTE

1. Dale Thomson résume l'événement en parlant de «l'attaque de la flotte française à Mers el-Kébir par les Britanniques en vue d'éviter que les vaisseaux ne tombent entre les mains de l'ennemi [allemand]» (Thomson, 1990, p. 40). Il ne resterait qu'à ajouter, pour le lecteur généraliste, qu'il s'agit d'un port de l'Algérie française et que cette attaque s'est produite le 3 juillet 1940, donc après la signature de l'armistice entre la France et l'Allemagne qui mena à l'installation du gouvernement de Pétain à Vichy.

BIBLIOGRAPHIE

- DELISLE, Esther (1992) *Le traître et le juif. Lionel Groulx, "Le Devoir", et le délire du nationalisme d'extrême droite dans la province de Québec 1929-1939*, Outremont, L'Étincelle.
- THOMSON, Dale C. (1990) *De Gaulle et le Québec*, Saint-Laurent, Éditions du Trécaré, 410 p.

Raymond-M. Hébert
Collège universitaire de Saint-Boniface

SAINT-PIERRE, Annette (1995) *De fil en aiguille au Manitoba, Saint-Boniface, Les Éditions des Plaines, 376 p.*

Annette Saint-Pierre poursuit son œuvre d'historienne et de chroniqueuse en publiant cette fois une chronologie de l'histoire du Manitoba, de 1500 (mais pourquoi 1500?) à 1995. Dans sa brève présentation, elle indique que cette compilation est le fruit d'une glanure personnelle à travers les livres, certains connus certes, mais aussi précise-t-elle, des «livres ignorés jusqu'ici», ce qui lui aurait permis de déborder la francophonie pour mieux embrasser l'ensemble manitobain.

On ne peut que reconnaître le labeur et la patience que demandent la cueillette, le choix et l'agencement d'un ensemble aussi disparate et varié de faits et d'événements que celui